

Déjà Aulu-Gelle se plaignait *de corruptis exemplaribus* (VI, 20, 6) de Catulle. Lui font un écho assourdissant des copistes de la fin du Moyen Âge et la tradition indirecte n'est pas toujours fiable. Ces problèmes ardues sont l'occasion, dans le premier des chapitres (non numérotés), d'une histoire de la transmission des textes antiques (l'ouvrage s'adresse à des étudiants). On revient ensuite (p. 32 et s.) à Catulle : le travail critique de C. Salutati sur R (ms. de 1375 environ) ; l'archétype perdu (V, vers 1300) ; les mss en notre possession, tous des *recentiores*, avec la difficulté à distinguer entre une correction humaniste et une leçon venant d'une autre source, perdue (et peut-être meilleure) ; les premières éditions imprimées. Le chapitre suivant s'attache aux problèmes de graphie du texte de Catulle : absence de normes à Rome ; évolution de l'écriture et de la langue ; des archaïsmes disparaissent au I^{er} s. av. J.-C., mais le siècle suivant en réintroduit. Après un rappel opportun du débat sur les critères de graphie des éditions critiques (*Revue des études latines*, 1924), les tendances actuelles sont résumées (p. 50). L'A., dans la ligne de V. Cremona (p. 51-53), analyse chez Catulle le vocalisme (*a / e* : *iniacta* ou *iniecta* ? etc.), le *h* initial et intérieur (la tendance populaire à le supprimer n'est pas partagée par les lettrés), le consonantisme (*l / ll* : la cause métrique ne joue pas d'office ; *c / k / q*, *immemor / inm-*, etc.). L'A. conclut prudemment sur l'inexistence de critères vraiment objectifs. Un autre chapitre observe la graphie dans les éditions modernes de Catulle et plus particulièrement dans onze éditions, à partir d'Ellis (1904). Tendance conservatrice et manque de confiance dans les mss expliquent les oppositions entre les éditeurs (bon exemple avec *quom*, p. 75). L'A., un rien dubitative, se rallie à Mynors (1958), qui élimina des fautes médiévales et des archaïsmes anachroniques. Pighi (1961 et 1974) a lui aussi uniformisé, mais ... sur d'autres critères. Dernier chapitre, la ponctuation, formalisée par les Alexandrins, son évolution ; des signes diacritiques étaient courants, au moins dans les pratiques scolaires. Saint Jérôme inaugure l'écriture par *cola* et *commata*. Survol des siècles suivants : les signes sont divers, sans homogénéité et donc contradictoires d'un livre à l'autre. Vint Alde Manuce : la ponctuation s'uniformisa, proche de la nôtre. Une collection d'illustrations et une bibliographie détaillée terminent cet ouvrage d'initiation, utile et agréable. – B. STENUIT.

Philippe LE DOZE, *Mécène : ombres et flamboyances* (Collection d'études anciennes. Série latine, 78), Paris, « Les Belles Lettres », 2014, 16 x 24, 306 p., br. EUR 45, ISBN 978-2-251-32892-8.

Homme de l'ombre et diplomate efficace, Mécène acquit la gloire quand son nom devint l'antonomase de la protection des lettres et des arts. Le personnage était pourtant complexe et secret, provoquant parfois, anxieux et jouisseur (d'où les sarcasmes de Sénèque). Sur le plan heuristique, il faut « s'éloigner de lui pour le retrouver » (p. 14), interroger ses relations, ce que les autres ont dit de lui. L'ouvrage est organisé en trois parties. La première s'attache au politique. Les années 31-29 sont les meilleures. Bien qu'épicurien et indépendant jusqu'à l'excentricité, Mécène s'engage auprès d'Octavien et pour le retour de la paix. La suite est plus « floue » (p. 73) ; toutefois, l'A. réfute l'idée d'une disgrâce, spécialement autour des années 23-22. En effet, Mécène et Agrippa étaient rivaux, mais non ennemis ; pour Murena le conjuré, Mécène plaida la clémence, mais sans l'avoir averti qu'il était « grillé » (p. 92 et s.). La seconde partie peint le protecteur des lettres latines. Martial a tout dit : « Qu'il y ait des Mécènes et les Virgiles, ô Flaccus, ne manqueront pas » (VIII, 55, 5). Mécène réfléchit au but de la paix enfin revenue. Comment les peuples seront-ils traités (tant les abus sont récurrents) ? Promouvoir les valeurs (grecques pour la plupart) d'une civilisation relève aussi des poètes et des artistes, qui ne furent pas instrumentalisés (p. 132) ; c'est aussi une question d'identité (p. 130 et s.). « Singularités » est le titre de la troisième partie. L'A. analyse les portraits antithétiques de son héros chez Sénèque et dans les *Élégies à Mécène*. Le cercle de Mécène, quant à lui, était plutôt un cénacle d'inspiration épicurienne ; l'A. tire un de ses arguments d'Horace (*Sat.*, I, 5) qui, effectivement, n'évoque que des relations amicales et des incidents mineurs au cours du voyage à Brindes ; nous

y voyons surtout une façon polie d'éloigner les fâcheux et les curieux (voir *Sat.*, I, 9, 43 et s.), ce voyage étant une mission diplomatique très sensible de Mécène en 37 auprès d'Antoine. Dernier point : « la part de l'Étrusque ». Sans être oubliée, cette origine n'est pas revendiquée. — Nous avons relevé quelques lignes de force de ce livre, bien écrit, où l'A. se plaît aussi à évoquer avec quelque détail une époque charnière (surtout à partir du chapitre V). Il est de bonne méthode de replacer minutieusement les faits dans leur contexte (et non dans le nôtre ou dans quelque idéologie anachronique) ; c'est ce qui permet à l'A. de montrer que l'adhésion des poètes augustéens à l'époque nouvelle ne fut pas une contrainte, même s'il y eut des sollicitations. C'était le sens de son livre, paru la même année, *Le Parnasse face à l'Olympe ...* (voir *LEC* 81 [2013], p. 394). Retenons aussi qu'en plusieurs endroits, Velleius Paterculus, mal remis encore des foudres de R. Syme, apparaît bien renseigné et clairvoyant. — B. STENUIT.

Panegirico di Mamertino per Massimiano e Diocleziano (Panegyrici Latini 2 [10]), a cura di Maria Stella DE TRIZIO (Biblioteca tardoantica, 2), Bari, Edipuglia, 2009, 17 x 24, 156 p., br. EUR 20, ISBN 978-88-7228-546-6.

Le contexte est celui de l'institution de la dyarchie en 285 : Dioclétien fait de Maximien un César. Le panégyrique 2 (dans l'ordre chronologique = 10 dans l'ordre des mss) est de 289 et précède de quatre ans l'institution de la tétrarchie. L'image des rapports entre les deux hommes retient l'attention, de même que l'éloge de Maximien, vainqueur des Bagaudes et à la veille d'embarquer pour combattre Carausius, gouverneur de Bretagne. Pour Mamertin, rhéteur peu connu de nous, vraisemblablement des rives de la Moselle (p. 12), la dyarchie garantit paix et concorde. Œuvre de propagande, dit-on. Elle participe de la rhétorique de l'éloge : à côté de son intérêt historiographique, elle dresse le portrait de l'empereur, de celui qui incarne au mieux les vertus civiles et militaires ; les références religieuses (par la mythologie) légitiment le pouvoir. Sur le plan littéraire, le panégyrique concorde avec Ménandre le Rhéteur, même si le traité de ce dernier, *Sur les discours épidiectiques*, paraît après notre panégyrique. Discours très travaillé, comme le montrent les parallèles avec Cicéron et Pline le Jeune. Le commentaire suivi développe ces aspects historiques, lexicaux et stylistiques. L'édition critique reproduit celle de Lassandro (Corpus Paravianum, 1992). Une bibliographie et des index clôturent cet ouvrage attentif. — B. STENUIT.

Corpus rhetoricum. Tome V. Pseudo-Hermogène. La méthode de l'habileté. Maxime. Les objections irréfutables. Anonyme. Méthode des discours d'adresse. Textes établis et traduits par M. PATILLON (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2014, 12.5 x 19, 242 p. en partie doubles, br. EUR 65, ISBN 978-2-251-00591-1.

Dans le corpus des douze traités constitué par l'« Assembleur » (anonyme) à la fin du V^e s. apr. J.-C., le présent volume édite les numéros 6, 8 et 10. Le tome I du *Corpus rhetoricum* (CUF, 2008, p. X) donnait la liste de ces douze traités (voir *LEC* 77 [2009], p. 364-365), dont l'idée vient d'Hermogène ; ces traités techniques à usage didactique étaient remaniés sans souci de propriété littéraire : Hermogène était la référence des rhéteurs ; leur enseignement intégrait des commentaires qu'il avait suscités. Le *De ideis* (p. X : fin du II^e / début du III^e s.) se situe juste après le *De statibus* (t. II, CUF), là où l'on attendait un *De inuentione* (qui existe, attribué au Pseudo-Hermogène, t. III, CUF). L'introduction traite différentes questions : authenticité, ajouts postérieurs à Hermogène, date, plan détaillé des *idéαι* (catégories stylistiques), originalité par rapport à d'autres sophistes, que l'A. cite fréquemment. L'introduction décrit alors avec force détails les composants stylistiques de chaque *idéαι*, c'est-à-dire les multiples façons de présenter une idée, un fait : mots et tournures rudes, modérés, conciliants ... Interrogation fictive ou énumération, longueur des *κῶλα*, prosodie ... L'A. reprend la matière